Torino Zaragoza

Je retiendrai de cette capitale temporaire une chose essentielle : les vestiges peuvent fort bien cohabiter avec l'industrie.
Le pas latin ne se mesure pas au nombre de diapositives que je serais en mesure de projeter d'un tel voyage, mon premier en Italie. Turin me fait marcher toutefois au rythme peu familier de souvenirs modernes que je suis trop jeune pour avoir pu les forger directement ; ma science est donc un peu commune et non uniquement personnelle. Alors je partage l'aventure, contemporaine de celle de tant d'autres que je ne connais pas, des automobiles rutilantes, de salles obscures, parcours des palais, escalade sans vertige des falaises de marbre : le germaniste que je suis n'aurait pas cru cela possible de prime abord.
Mon palais rencontre le vitello tonnato, dans toute sa splendeur, authentique puis locale, presque banale. Mes papilles frissonnent aux amertumes de l'excitant national du matin, des fins de repas ou impromptu, bu au son d'un claquement de chaise en terrasse. Ma langue change provisoirement et maladroitement de domicile pour me faire comprendre au quotidien. Le latin ne me sert de rien ; juste, en langue vulgaire et maintenant officielle, quelques locutions, quelques expressions courantes, apprises au vol et dites avec assez d'estime.
J'envisage dans la physionomie du palais de la Veneria Reale un Versailles italien ; sans doute porterai-je partout avec moi cette ville natale, ni vraiment victorieuse, ni vraisemblablement vaincue qui m'aura mis au fait de savoir tourner et me retourner toujours.

Les auspices de ce nouveau voyage en Espagne sont assez picaresques. Je me rends au pays de Don Quichotte pour suivre les heureuses tribulations du studio Chevalvert dans un centre d'art dont le nom joue habilement et assez justement avec l'utopie. L'Espagne fut, je crois, le premier pays que je connus en dehors de la France et dans ce sillage, flirts, piscines, amours fugaces. Bien plus tard, ce sera Alicante, en des temps plus terribles. Puis une rapide correspondance avant de rejoindre Dakar.
Cette fois-ci, c'est enfin totalement conscient et volontaire. Je m'expose aux ors et torpeurs climatiques pour le plaisir curieux de voir des compagnons de route aller plus loin. Pas plus hispanophone qu'italianisant, c'est en bafouillant un globish sans gloire que j'aborde mes premiers interlocuteurs. Je connais bien vite le mur redoutable de la prononciation ; je n'y pensais pas en Italie mais ici se dressent les tourments acoustiques de l'anglais, moins les aisances lexicales et grammaticales de l'empire ambiant.
Je fais profil bas, parle lentement, contre les habitudes prises de longue date avec mon idiome familier ; oralement le chant d'un interminable borborygme, sur le papier, les harmonies d'un sismographe. J'identifie toutefois des bribes linguistiques que je peux formuler presque correctement, un kit de survie compatible avec mon larynx. Et puis, c'est enfin partout pareil. Je vois le Z municipal et pense au zig-zag que cette ville fait entre des motifs et des pixels, sur des panneaux d'argile, d'acier ou de silicium. Il y a un fonds historique et culturel incontestable et puis il y a les existences d'aujourd'hui, lesquelles vont plus ou moins bien. On cherche, on trouve les signes que l'on peut.
Invectives, vindicte inquisitoire du tenancier d'un magasin dont je viens de prendre l'enseigne en photo : je dois lui expliquer dans un espagnol de carnaval, sabir au demeurant largement farci de mauvais anglais, que je fais cela non pour lui nuire, non plus suivant un sourd dessein d'espionnage industriel non encore pour le pur plaisir de prendre des photos (ma dilection pour cet art, davantage une technique commode entre mes mains, est avant tout documentaire) mais bien uniquement pour la typographie. J'attrape un vale au bond avant de passer mon chemin.
Il me faut dire aussi comment passer les jours ici comme ailleurs en Espagne quand on se met en peine de se laisser un peu instruire de la patience des heures. Ici, on respecte la sieste et ceux qui la pratiquent consciencieusement comme moi, Espagnol sous cet angle depuis fort longtemps. En vacances, le week-end, en semaine dans un monde parfait, c'est bien le libre usage de ce temps postprandial qui m'est le plus cher. Je laisse aux jouisseurs de plages de sable fin le plaisir, le toucher d'une richesse trop convenue tandis que, discret, paisible, je traverse ces plages horaires avec moins de soleil mais plus de sommeil.

««« (C) FRANK ADEBIAYE . VIII 2017 . FORTHCOME/LAB . TYPOGRAPHIE : AMSTELVAR (DAVID BERLOW, FONTBUREAU), BIRRA (JOSHUA DARDEN) & ROSLINDALE (DAVID JONATHAN ROSS)